

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 38 (1905)
Heft: 2

Artikel: Lettres sur la religion [suite]
Autor: Naumann, Friedrich
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379776>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LETTRES SUR LA RELIGION

PAR

FRIEDRICH NAUMANN ¹

XVIII

Pour ma part, j'estime que ce conflit, à cause duquel nous ne pouvons être pratiquement des chrétiens dans le sens strict de l'Évangile, est beaucoup plus pénible que n'importe quel conflit de doctrine ; mais ce conflit, justement, n'est pas nouveau, il est seulement ressenti à nouveau. Je vous demande de pouvoir dire pour quelle raison.

Le capitalisme, la forme économique fondamentale de notre époque, n'est rien d'absolument neuf en réalité ; mais il s'est considérablement accru, chez nous, en Allemagne, durant la dernière génération. Ce fait lui-même est universellement connu ; ce qui l'est moins, c'est que cette croissance influença d'une double manière la religion : premièrement en fortifiant l'esprit de pure rationalité, qui a chassé tout mystère et toute imagination pittoresque, et ensuite en fortifiant l'ancienne protestation religieuse contre Mammon, qui n'avait jamais complètement disparu. L'antimammonisme du Nouveau-Testament reçut, comme anticapitalisme, doublement une nouvelle vie, dans les deux tendances économiques : du côté réactionnaire et du côté progressiste, on prit connaissance du rapport, pour ainsi dire souterrain,

¹ Voir *Revue de théologie et de philosophie*, novembre 1904 et janvier 1905.

qui unissait Jésus, Saint-François, les anabaptistes, Rousseau et les premiers socialistes utopistes. Et sur ce point l'anticapitaliste réactionnaire et le progressiste n'étaient souvent pas distinctement séparés. Dans le catholicisme, aussi bien que dans le protestantisme, se forma une tendance dont l'idée principale était que le christianisme pourrait délivrer le monde du capitalisme, s'il était seulement sincère et authentique. Presque tous les reproches que les social-démocrates adressent au christianisme ecclésiastique sont dans ce sens ; presque toutes les espérances christiano-sociales ont quelque chose de pareil pour fondement. Il y avait vraiment une force dans cette disposition d'esprit et je ne regretterai jamais d'y avoir eu part. Il semblait que la foi de Galilée, après un long, long temps, allait pouvoir de nouveau agir sans intermédiaire et en grand. Pourtant ce n'était qu'une apparence ; cela semblait ainsi parceque nous tous, qui étions portés par ce courant, nous ne faisons pas assez de cas de la différence entre l'anticapitalisme galiléen et le moderne.

Le peuple auquel Jésus parlait était, dans sa partie principale et galiléenne, encore complètement antécapitaliste. Du dehors seulement des influences d'économie financière pénétraient dans le pays, et ce sont elles que Jésus repoussait. Qui de nous peut dire si cela n'était pas, même alors et là-bas, complètement injuste au point de vue économique ? La situation normale, en Galilée, était celle de l'économie naturelle ; et sans aucun doute, le Mammonisme romain qu'on importait avait une empreinte spéciale qui n'était point religieuse. Jésus repousse cette manière de voir moderne, fausse alors ; il ne songe nullement à recommander un système du tiers-état ou un socialisme dans le sens actuel du mot. C'est là le point où pour nous commençait facilement l'erreur. Nous voulions simplement faire de Jésus le premier avocat des aspirations économiques modernes. Mais chaque essai sérieux de tirer de son Evangile des exigences précises, échouait. Car cet Evangile était galiléen. Il ne nous restait donc qu'à appeler nos luttes de classes des luttes modernes ; et il n'y avait nulle possibilité de faire de Jésus le champion

particulier de la classe des salariés ou du parti économique de l'industrialisme.

Si les combats sociaux du présent n'étaient rien d'autre qu'un renouvellement des luttes très anciennes de la pauvreté et de la richesse, on aurait pu, un peu plus longtemps, considérer le Sauveur des pauvres de jadis comme le porte-parole des pauvres d'aujourd'hui. Mais plus on comprit que, dans la question sociale, se cache la question de suprématie entre l'économie agrarienne et l'industrielle, et moins on pouvait réussir à représenter, sans autre, Jésus comme portedrapeau de nouveaux idéals industriels, fussent-ils les meilleurs. Et c'est cela qui, plus profondément que n'importe quoi, m'a enfoncé dans l'âme cette vérité que Jésus doit être compris en Palestine et dans l'empire romain ; et que nous, qui sommes venus plus tard, nous devons apprendre à le connaître dans son temps, afin de nous frayer ensuite notre chemin dans notre époque, sans crainte de l'esclavage de la lettre et fortifiés par la richesse de contenu de sa personnalité.

XIX

Mon ami ! Puis-je vous rappeler une de nos connaissances communes, M. O. ? Comme vous le savez, c'est un chrétien dans le sens strict de ce mot. Il veut être un disciple de Jésus ; et cela, non au sens de la lettre, mais de l'esprit.

Je lui disais dernièrement : Monsieur O., vos affaires florissantes sont très incommodes à M. St. — Je le sais, me répondit-il, mais je n'y puis rien changer. — Mais, repris-je, vous aimez pourtant M. St. comme vous-même, puis qu'il est votre prochain ? — Je ne puis étendre mon amour du prochain aussi loin, continua-t-il, cela n'est pas possible. — Il avait raison. Il n'est nullement en état d'enlever à ses affaires le caractère de la concurrence : et il faut qu'il s'habitue à considérer cette concurrence comme tolérable à côté de son christianisme. Ce n'est pas facile pour un homme qui pense avec quelque profondeur. Beaucoup cessent même, sur ce

point, de penser, et ils sont, pratiquement, marchands de la main droite et bienfaiteurs des pauvres de la gauche. Que pourraient-ils faire d'autre ?

Mais avec M. O., cela ne peut manquer d'intérêt de profiter de l'occasion pour pénétrer plus avant dans la pensée d'un homme d'affaires chrétien. Je lui demandai si l'usure était contraire au christianisme ? — Oui, cela va sans dire. — Où commence l'usure ? — Au gain qui dépasse ce qui est permis. — Est-ce un gain permis que d'exiger du public plus que ce dont lui-même, M. O., a strictement besoin pour vivre ? — Oui, car il doit agrandir son commerce, celui-ci est le maître qu'il sert, bien qu'il porte le titre de maître de ce commerce. Il ne peut nullement faire des cadeaux à volonté, tant qu'il est au service de ses affaires. — Est-ce que ce n'est point là le culte de Mammon ? — Nullement, les affaires sont une chose à part. Serviteur de Mammon, je le suis seulement si, en dehors des affaires, je suis dur et avare.

C'est ainsi qu'il parla. Dites, vous-même, s'il pouvait parler bien différemment. Que l'on doive, en affaires, agir convenablement et correctement sous tous les rapports, cela va sans dire à ses yeux ; mais comment on y peut réaliser l'esprit du Christ, cela, il ne l'a point trouvé. Et je ne le sais pas non plus.

Cette question m'a beaucoup préoccupé. Moi aussi, je pensais autrefois qu'il devait y avoir une manière de christianiser toute l'activité moderne. Mais tous les sentiments évangéliques planent seulement, comme de lointains et blancs nuages, au-dessus de toute véritable activité de notre époque. Nous ne sommes pas seulement, comme je l'ai déjà exprimé, hors d'état de transplanter la lettre exacte du Sermon sur la montagne dans notre temps actuel ; mais nous ne réussissons pas même à considérer l'esprit de Jésus comme principe directeur au sein de notre activité industrielle. Ce monde capitaliste dans lequel nous vivons, parce qu'il n'y en a pas d'autre pour nous, est dirigé d'après ce principe : Tu dois convoiter la maison de ton prochain ; tu dois vouloir posséder le marché que possèdent les Anglais ; tu dois obtenir à Constantinople

l'influence qu'y avaient les Français ; tu dois atteindre dans le domaine de la peinture ce qui semble être jusqu'ici la prérogative des Parisiens ; tu dois manger le pain que devrait, au fond, manger le paysan russe ; tu dois fonder une fabrique et, par là, en déposséder de plus anciennes de leurs avantages ; tu dois désirer avoir des droits de douane, quand même tu sais que par là d'autres sont incommodés ; tu dois poursuivre le libre-échange, alors que tu entends dire que d'autres en souffriront. Et cela continue ainsi, et toujours, sans fin ; tu dois combattre pour de plus hauts salaires ; tu dois chercher à obtenir de bons prix pour ton métier ; tu dois... convoiter ! Dans un monde pareil, le christianisme vit comme un arbre d'Asie, que nous voulons acclimater chez nous, et à chaque feuille duquel on peut encore voir palpiter le regret de son ancienne patrie.

Dans un tel monde il n'y a, au fond, que deux possibilités pour le christianisme. Ou bien il déclare : le disciple de Jésus-Christ ne peut rien avoir à faire avec l'activité créatrice et acquérante de notre temps et doit devenir moine ; ou bien le disciple de Jésus-Christ prend conscience de la limitation de son christianisme. Il dit : Je veux être chrétien autant et aussi bien que cela m'est possible dans ce monde. Il renonce à n'avoir exclusivement que des motifs chrétiens d'agir, et il se contente de les avoir à côté d'autres. C'est cette dernière manière de faire qui est, non seulement celle de M. O., mais aussi la nôtre à tous, en réalité.

Le christianisme a souvent été accusé d'hypocrisie ; les chrétiens en étaient très blessés, car ils croyaient être de bonne foi. Ils étaient sérieux dans leur prétention d'être disciples de Jésus. Que manquait-il au fond ? Il manquait l'aveu franc et spontané qu'il y a des choses qui échappent à une réglementation chrétienne. On prêchait, nous prêchions : tout ce que vous faites doit être fait au nom de Jésus. Avec un tel mot d'ordre le banquier se plaçait ensuite devant le cours de la bourse, le paysan prenait son journal agricole¹ et l'ouvrier

¹ Dans le texte allemand ce journal est désigné par son titre : *Die deutsche Tageszeitung*.

chrétien la feuille de son syndicat. C'est cela que de méchantes langues appelaient de l'hypocrisie.

XX

L'Évangile était la bonne nouvelle des pauvres¹ : Heureux, heureux sont les yeux de ceux qui, des cavernes de l'oppression, rampent au-devant de la lumière ; de ceux qui ont faim et soif de justice et qui n'ont jamais contemplé la vie que d'en-bas. Heureux êtes-vous, vous qui pleurez, car vous pourrez connaître la joie. Heureux sont ceux qui souffrent pour la justice, les débonnaires, les pacifiques, les miséricordieux, tous les travaillés et les chargés, qui renoncent à vouloir maudire ou mourir dans l'isolement sous quelque vieil olivier. La Fraternité et la Foi resplendissent au-dessus de la pauvreté et de l'oppression comme l'aurore vient rougir le calcaire du Liban. Jésus appelle les pécheurs à la repentance, les enfants prodiges au retour, les péagers à l'égalité, les Madeleines à sa suite. Il n'y a jamais eu un tel centre pour les couches inférieures, ni avant ni après lui. Si l'on veut le voir vraiment vivant, il faut le considérer comme Sauveur des humbles, comme Sauveur des égarés de la vie.

L'Église protestante et l'Église catholique déjà l'ont, sans doute, toujours considéré comme le Sauveur de ceux qui sont perdus. Il se dresse avec une majesté céleste au milieu des mendiants, des estropiés et des faibles d'esprit ; et il procède parmi eux comme une princesse qui fait une visite dans un hôpital. Mais ce n'est que lorsqu'on se mit à lire ses paroles avec tout le soin qu'y met l'époque moderne, que l'on comprit mieux que les pauvres étaient la substance même de sa vie, sa préoccupation, sa pensée, son rêve, son amour, sa souffrance, sa mort. Nous sommes remués jusqu'à la moelle de rencontrer cette personnalité infiniment riche parmi les pauvres, et dans leur milieu. En qualité de Germains, nous ne savons trop que faire de ce titre : « Fils de David » ; mais « Jésus de Nazareth » nous dit tout, car nous avons un pres-

¹ Sermon sur la montagne, Matthieu V ; cf. Luc. VI, 20 et suiv.

sentiment de ce que ce mot de Nazareth évoque de recoins et de haillons, quel ensemble de pauvretés ! En était-il autrement de Naïn, Capernaum, et Bethsaïde ? Au temps d'Auguste, la lumière du monde s'est levée à Nazareth ; le salut dans une étable, la perle dans le calcaire, Jésus parmi les plébéiens !

Cette appartenance spirituelle de Jésus aux gens de Galilée exerce sur nous tous une pression énorme. Rien dans le monde ne tue si sûrement le plaisir pris aux vanités aristocratiques, que le recueillement devant les paroles de Jésus. Il nous précipite, toujours de nouveau, des hauteurs où nous nous complaisons : que fais-tu pour les aveugles et les paralytiques ? Vis-tu pour eux ? Dieu a élu par lui ce qui est faible dans le monde. Il réussit à éveiller la foi à la valeur éternelle des faibles et à faire naître dans notre cœur un désir étrange : sois un frère des petits.

Cet Evangile des petits, pour lequel il est mort, est la cause première de sa force morale, par laquelle il nous enchaîne tous sur ses traces. Car aucun, ou presque aucun, n'ose s'arracher intérieurement à l'esprit de sympathie infinie et active qu'il apporte avec lui. Mais ce n'est que lorsqu'on connaît cet esprit dans toute son acuité et avec sa préoccupation unique, qu'on sait que peu d'hommes peuvent le posséder tout entier.

Il n'est pas possible d'édifier le développement de l'humanité sur la sympathie et l'esprit de fraternité. C'est ce que je pensais lorsque je disais : Il y a des choses qui échappent à la réglementation chrétienne. Le monde reste le monde ; et devant la sympathie se dresse la force. Par là, et en suivant un chemin peut-être un peu long, je suis arrivé à l'endroit à partir duquel j'essaierai de vous expliquer ma position dans les questions du pouvoir politique et économique.

Je me suis d'abord efforcé de considérer le christianisme dans son développement historique, comme quelque chose qui est devenu et qui est encore en devenir, au milieu de quoi nous vivons et nous respirons ; ensuite j'ai cherché à faire ressortir ce qui, dans le christianisme historique, reste

le plus essentiel pour nous, gens de notre pays et de notre civilisation : c'est la personne de Jésus-Christ. Dans cette personne, ce qui nous émeut avant tout, c'est son Evangile des pauvres. Et ce qui nous occupe est de savoir si cet Evangile des pauvres peut être pour nous la seule règle de vie faisant loi. Ma réponse est qu'il est une de nos règles de vie, mais non pas l'unique. Ce n'est pas toute notre vie morale qui a ses racines dans l'Evangile, mais une partie seulement de celle-ci ; il est vrai une partie extrêmement importante et facilement dédaignée. A côté de l'Evangile, il y a les exigences du pouvoir et du droit sans lesquelles la société humaine ne pourrait exister. Cette manière de voir, qui est la mienne, n'est nullement nouvelle ; mais il paraît nécessaire qu'elle soit maintenant exprimée avec précision, parce qu'un grand nombre des reproches qu'on nous adresse, à nous qui sommes chrétiens et patriotes, ne peuvent être réfutés que de cette façon. Ou pour m'exprimer encore avec plus de prudence : en ce qui me concerne personnellement, je ne trouve pas d'autre moyen de sortir du conflit existant entre le christianisme et les autres tâches vitales, qu'en cherchant à connaître quelles sont les limites du christianisme. C'est difficile, mais cela vaut mieux que le fardeau des demi-vérités, dont j'ai senti le poids, moi aussi.

XXI

On peut désigner la pitié et la chasteté comme les deux foyers de la doctrine morale de l'Evangile. En face d'un monde rempli de dureté et d'impureté, Jésus se dresse pour proclamer bienheureux le monde de ceux qui ont le cœur pur et qui sont débonnaires¹. Et comme le monde est toujours plein de dureté et d'impureté, cette prédication ne cesse jamais d'être nécessaire et indispensable, d'une manière pressante. C'est pour l'âme comme un bain de renouveau et de purification par l'esprit saint, que de se plonger

¹ Mat. V, 5, 8.

dans ce monde de l'amour fraternel et de maîtrise de soi-même, annoncé par Jésus. Ce qu'il y a de meilleur en nous s'élançait au-devant de ce salut et, oppressé par le combat sans fin contre ce qu'il y a de moindre au-dedans de nous, crie plein de désir dans l'infini : Viens, Seigneur Jésus ! Dans une aspiration sacrée de notre cœur nous sommes prêts à considérer cette morale de l'amour et de l'ascétisme comme le contenu de toute morale ; et c'est seulement cette trop grande tension de ce qui est juste et saint, qui porte préjudice à notre christianisme.

Car Jésus, en une certaine manière, se trouvait, en face de la vie, dans une position autre que celle que nous pouvons prendre. Il voyait la fin du monde devant lui. Les nuées allaient bientôt s'ouvrir et le jugement de Dieu terminer l'histoire du monde. Nous ne pouvons plus avoir cette conviction. Je me rapelle une longue et belle soirée où, étendu sur le pont du navire sous le ciel étoilé, je m'entretenais, avec un aimable piétiste de l'Allemagne du Sud, du « retour de Christ ». Mon compagnon était de ceux qui attendent la fin du monde, à peu près comme les chrétiens primitifs. Je lui demandai s'il désirait que l'empereur d'Allemagne partageât cette manière de voir et dirigeât sa politique d'après l'idée de la fin du monde ; s'il désirait que nous fermions les écoles, car l'au-delà céleste étant si proche, il n'est point nécessaire d'apprendre tant d'arts terrestres ; s'il désirait enfin que, juridiquement, des contrats conclus pour plus de dix ans fussent interdits, etc.... La conclusion fut que personne, parmi ceux qui ont une responsabilité, n'a le droit de tirer des conséquences pratiques des idées qu'il peut avoir sur la fin du monde. Il faut se représenter le monde comme durable. Aussitôt que nous cessons de le faire, nous transgressons des devoirs. Mais on comprend aisément que, par là, pénètrent des idées qui n'ont rien à voir avec le christianisme primitif. Celui-ci n'attribuait aucune valeur au maintien de l'Etat, du Droit, de l'organisation sociale, de la production. Il ne se préoccupe pas, tout simplement, des conditions d'existence de la société humaine. Ceci n'est en aucune

façon un reproche, ce n'est rien d'autre que la fixation d'une limite : il y a des problèmes d'entre les plus importants et les plus difficiles, qui ne sont pas essentiellement touchés par le Nouveau Testament. Par une affirmation occasionnelle d'obéissance envers l'empereur romain ¹, la question de la position du christianisme en face de l'Etat n'est nullement résolue. L'Etat repose sur des impulsions et des instincts tout différents de ceux que Jésus cultive.

L'Etat a besoin de maîtres ; l'Etat démocratique comme l'aristocratique ; il s'édifie sur la volonté d'assujettir les autres à son service. Toutes les conceptions qui essaient de faire sortir l'Etat de l'amour fraternel ne sont qu'un bavardage. Lorsqu'il se perfectionne, l'Etat peut être imprégné de motifs d'amour fraternel ; on peut tout au moins l'essayer ; mais par sa nature il n'est pas amour, mais contrainte. Il n'a rien à voir là où l'on donne encore l'habit à celui qui vous a pris le manteau ² et où l'on pardonne les fautes aussitôt qu'on en témoigne du repentir. L'Etat ne peut pas compter avec la fin du monde et pas davantage avec la bonté spontanée de tous les hommes ; il est une partie de la lutte pour l'existence : une carapace qui croît hors du corps de la tortue ; les dents que la nationalité se crée ; un conglomerat de volontés, de soldats, de paragraphes et de cachots. Ce conglomerat est, dans tout sa dureté, une exigence préliminaire de la civilisation. Il a trouvé son modèle à Rome et non à Nazareth.

Celui qui affirme que le Nouveau Testament contient toute la moralité possible pour nous, doit, ou bien mettre complètement de côté la moralité civile de l'Etat, ou bien le transformer jusqu'à ce qu'elle paraisse s'adapter à la morale chrétienne. Ce dernier cas est le plus fréquent. On fait de l'Etat, avec tous ses canons et ses cachots, une partie et un auxiliaire du royaume de Dieu. Seulement par là on nuit plus à la physionomie de Jésus qu'on ne lui rend service ; il faut pour cela briser les sentiments les plus fins et les plus délicats de son cœur. C'est justement en cela que consiste sa particu-

¹ Mat. XXII, 21.

² Luc VI, 29.

larité distinctive, qu'il fut grand dans le sens de la domination terrestre. La mise de côté absolue de tout point de vue politique fait sa grandeur. Comment puis-je dire, après cela, que les préparatifs de Bismarck en vue de la guerre du Schleswig-Holstein sont un service du royaume de Jésus-Christ? Je n'y arrive pas; mais j'admire quand même ces préparatifs. Il ne me vient pas à l'idée de les déplorer. C'est d'une telle situation intime que je puis dire que tout accomplissement d'un devoir n'est pas chrétien. Bismarck fit ce qu'il devait faire, car sa vocation était la culture du pouvoir. L'accomplissement d'un tel devoir n'est pas, sans autre, imitation de Jésus.

XXII

Autant que je puis le constater, la conviction, parmi les théologiens, que la moralité chrétienne n'est pas toute la moralité, n'a jamais disparu, bien que les formes sous lesquelles elle s'exprime soient très diverses. Il en va autrement pour les chrétiens qui n'ont pas de culture scientifique. Ceux-ci entendent un nombre infini de fois proclamer du haut de la chaire que leur vie tout entière ne doit être qu'une imitation de Jésus-Christ. Plus ils le croient et s'efforcent de le réaliser dans leur vie, et plus les oppresse la question qu'ils osent à peine s'avouer à eux-mêmes : Quelle est au fond la position de Jésus dans la lutte pour la vie? Et dans ce terme : lutte pour la vie, se concentre pour eux tout ce que les affaires et l'Etat exigent de leur part. Peut-on unir Jésus à la lutte pour l'existence? Oui ou non? A cette question aboutit ce que nous avons dit jusqu'ici; dans cette question gît aussi ce que vous desiriez savoir de moi, au début : comment peut-on être à la fois chrétien et patriote partisan de la flotte?

Dans le mot : lutte pour la vie, il y a une conception du monde. Le combat, et à la vérité le combat tout à fait brutal et égoïste, est considéré comme principe du progrès. L'œil qui s'est une fois habitué à ce combat, en voit partout les traces.

Je suis assis à ma table de travail et j'entends la masse d'enfants, que produit ce faubourg, jouer en bas dans la rue. Que deviendront-ils ? Jusqu'où chacun d'entre eux pourrat-il parvenir ? Lesquels mourront de bonne heure et lesquels tardivement ? Dans chaque cas spécial, c'est le hasard qui fixe quand, où et comment l'un de ces enfants des hommes mourra ; mais si l'on considère l'ensemble, il y a un certain ordre régulier. Celui qui a le meilleur sang, vit plus longtemps. Celui dont le père gagne plus apprend davantage.

On dit que pas un passereau ne tombe du toit sans la volonté de Dieu. Ce n'est pas n'importe qui, — non, c'est Jésus qui le dit. Et ce même Jésus affirme que ces enfants valent mieux que beaucoup de passereaux et qu'ils sont sous la protection spéciale de Dieu¹. Comment cela s'accorde-t-il avec la lutte pour l'existence qui en dévorera la moitié avant le temps ? Doit-on, comme chrétien, ignorer les événements dont parlent les statistiques et volontairement fermer les yeux ? Ou doit-on se joindre au combat des forts contre les faibles ou bien à celui des faibles contre les forts, lequel ne révélerait pas autre chose, s'il réussissait, que l'apparition d'une force nouvelle ? En d'autres termes, devons-nous humilier les natures de lutteurs jusqu'à ce qu'elles ne puissent plus lutter ? Devons-nous former des hommes à qui manque toute volonté de domination, des individualités brisées, des êtres abattus ? Accomplissons-nous ainsi la volonté de Jésus ? Ou bien devons-nous fortifier en l'homme les instincts de la personnalité et de la lutte, et penser, en le faisant, que c'est avec l'aide de la force de volonté que Dieu fait son œuvre parmi nous ? Devons-nous, lorsque tombent les faibles, accuser Dieu de ne pas les avoir mieux protégés, ou faut-il dire du Père de Jésus-Christ qu'il a organisé les choses de telle façon que l'un doit déposséder l'autre ?

Lorsque nous voyons une nation qui s'élève, nous disons : Dieu la fait prospérer. Disons-nous cela de l'Angleterre, de la Russie, ou de l'Allemagne ? Quand nous voyons un peuple

¹ Mat. X, 29-31.

qui décline, nous disons : Dieu le veut. Le disons-nous des Turcs, des Espagnols ou des Boers ? Ou bien, Dieu n'a-t-il rien à faire avec tout cela ? Mais qu'est-ce alors que Dieu ?

C'est ici que se présentent les questions sans fin et les plus anciennes, sous une forme toujours nouvelle : Job remonte de la fosse et se rit de nous, parce que nous ne sommes pas plus avancés que lui. Quelle est la position de Dieu vis-à-vis de la misère, de la violence, du meurtre ? Cyrus, le César de l'Orient, est appelé l'Oint de Dieu, dans l'Ancien-Testament¹. Jésus aurait-il pu le nommer ainsi ? Vous sentez avec moi, mon ami, que nous sommes ici, petits et faibles, devant le problème des problèmes : nous avons une connaissance du monde qui nous enseigne un Dieu de la puissance et de la force, lequel répand, en même temps, la vie et la mort comme l'ombre et la lumière ; et nous possédons une révélation, une foi salutaire, qui dit du même Dieu qu'il est un Père. Le culte du Dieu du monde fait naître la moralité de la lutte pour l'existence ; et le culte du Père de Jésus-Christ produit la moralité de la miséricorde. Or ce ne sont pas deux dieux, mais un seul. Quelque part leurs bras doivent se rejoindre ; mais aucun mortel ne peut dire où ni comment cela arrive. L'individu est constamment placé entre les deux ; et entre les deux, avec peine, en luttant pour trouver la lumière, il se fraie son chemin. C'est ce que je voulais exprimer, lorsque je disais précédemment que la morale chrétienne seule ne régit pas tout. Non pas que moi, ou quelqu'un d'autre, puisse définitivement résoudre cet antique et dur problème. Il me suffit de dire que je le connais et qu'à cause de cela je comprends la nécessité de cette division dans notre activité. C'est une souffrance ; mais il n'y a pas de religion sans souffrance ; il n'y en a jamais eu.

XXIII

Mon honorable ami ! Avez-vous visité la cathédrale de Bamberg ? Ou quelque autre de ces vieilles églises, construites

¹ Esaie XLV, 1.

au cours de plusieurs siècles ? Elles renferment des parties diverses, les unes d'un style plus ancien, les autres d'un style plus récent. Chacune de ces parties présente en elle-même une unité, mais jure en esprit et au point de vue du goût à côté de sa voisine ; et pourtant toutes ensemble elles forment la cathédrale. Une âme simple sans connaissances historiques, ne remarque pas la diversité des styles, elle se réjouit seulement de l'impression de l'ensemble ; une certaine demi-culture est fanatique et ne veut considérer comme authentique et exact qu'un des styles spécialement ; un homme d'une culture plus complète supporte patiemment cela, il exige simplement que l'on conserve à chaque partie son caractère.

C'est un peu ainsi que je me représente la relation entre le christianisme et la lutte pour la vie. Il y a encore aujourd'hui beaucoup d'âmes pour lesquelles cela n'offre nulle difficulté de concevoir, sans autre, toute la vie spirituelle comme une unité. Le Dieu de la force et de l'amour est, pour elles, le même ; si le Dieu de la force, comme le raconte la Bible, aime Jacob et hait Essäü, cela n'empêche point de telles âmes de le considérer comme celui qui est tout-amour, aussi peu qu'elles sont gênées de remercier Dieu pour son secours bienfaisant, quand elles progressent aux dépens d'autrui.

Cette candeur ne peut se maintenir d'une façon durable ; à sa place surgit un inquiétant dilemme. Ou bien tout est amour ou tout est combat. Ou bien on comprend le monde du point de vue des intérêts de la conservation personnelle ou seulement de la sympathie. Cette incertitude pénible est, formellement, d'une grande acuité. Il n'y a aucun intermédiaire logique et quelque peu supportable entre ces deux manières de penser. Nous sommes des loups ou des agneaux ; nous voulons dominer ou souffrir en aimant. Nous suivons Bismarck ou Tolstoï. D'un côté « l'Évangile du poing ganté de fer¹ », ou de l'autre, l'Évangile des Frères de la vie com-

¹ Allusion à certaines expressions de l'empereur Guillaume II et du prince Henri lors du départ des troupes allemandes pour l'expédition de Chine.

mune¹. Il me semble que personne n'a compris le christianisme dans toute sa puissance, qui n'a point, dans cette opposition, senti son âme presque se briser. Le chemin qui mène à la foi passe par cette porte étroite. On doit s'être, sciemment et volontairement, persuadé de l'impossibilité d'unir la pensée du salut et celle du monde, avant de savoir pourquoi Jésus devait mourir.

Celui qui veut être et rester apôtre de Jésus-Christ doit s'arrêter sur cet échelon de l'opposition entre la pensée du monde et celle du salut. Celui qui ne désire pas être missionnaire ni lutter pour des principes, mais qui veut, au contraire, travailler et créer dans la vie réelle et commune, se voit forcé de chercher une issue nouvelle hors de cette opposition. La vie elle-même est plus grande que tous les principes, qui ne sont que des séries de pensées tirées de son sein. La cathédrale est plus haute que tous les styles qu'elle renferme. La vie a besoin des deux choses : le poing ganté de fer et la main de Jésus, toutes deux suivant le temps et le lieu. Savoir quand l'un ou l'autre est nécessaire, voilà l'art que nous essayons tous d'apprendre. Théoriquement nous avons, tous, toujours tort ; car théoriquement nous devrions suivre, ou complètement César, ou complètement le Nazaréen. Théoriquement aucun de nous n'est pur de tout alliage ; mais les théories elles-mêmes ne sont que des constructions auxiliaires pour aider à supporter l'existence ; elles sont nos outils et non pas nos maîtres.

Un chrétien parfait selon la théorie n'est pas possible dans notre monde. Que l'on considère le pape, le prédicateur de cour, le moine, le professeur, la dame pieuse, l'homme d'affaires pieux, le paysan pieux, le mendiant pieux, la bonne vieille femme pieuse ; partout il y a un fonds naturel de prudence conservatrice et combattante, uni à l'esprit de charité et d'amour fraternel. Partout le christianisme est une partie de la vie, mais non la vie elle-même tout entière. Il

¹ Congrégation répandue en Allemagne et dans les Pays-Bas surtout aux quatorzième et quinzième siècles. Les membres étaient animés d'un véritable amour et s'efforçaient d'instruire le peuple.

ressemble à de l'oxygène pur, qui ne peut être respiré dans sa pureté.

Que dirons-nous donc ? Voulons-nous, sans fin, déplorer cette situation ou voulons-nous simplement la considérer comme existante ? La seconde manière de faire me paraît plus véridique et moralement plus nette que la première. Ce qu'on ne peut changer, il faut s'en rendre bien compte d'abord dans toute sa dureté, avant qu'on puisse se mettre en règle intérieurement sur ce point. Bref, je sais que nous tous, pour pouvoir vivre, nous devons accepter les conditions naturelles du combat pour la vie comme base de notre existence et ce n'est que sur cette base que nous avons la liberté de réaliser la moralité plus haute du christianisme et de l'Évangile, autant que cela est possible avec un tel fondement. A mes yeux c'est le seul moyen de ne pas manquer de droiture. Dès que nous prétendons n'avoir pour principe que l'amour, il ne nous est plus loisible d'accomplir quelque acte dur, librement, devant Dieu et le monde. Et pourtant, accomplir un tel acte est souvent indispensable pour vivre.

XXIV

A partir d'ici je vais essayer de parler du christianisme et du militarisme.

Le militarisme est le fondement de tout ordre dans l'État et de toute prospérité civique en Europe. Cette phrase résonne brutalement parmi nos conceptions molles de la vie. Pour ma part, je suis profondément convaincu de sa vérité, bien que je connaisse les fleuves de sang que font couler les guerres, les vies brisées des blessés, les troubles économiques qu'elles laissent chez les amis comme chez les ennemis. Dites tout ce que vous savez contre le militarisme. Et tout sera juste ; car personne ne peut dépeindre les batailles plus horribles qu'elles ne sont. Et puis venez avec moi dans les pays où régnait autrefois le militarisme et d'où il a disparu, dans les pays au bord de la Méditerranée. Il n'y a rien à faire avec celui qui ne comprendra pas là ce que signifie

l'effondrement de la domination militaire romaine. Tous les dommages causés par le militarisme sont petits, en face de la situation périlleuse d'un pays dans lequel il n'y a plus de semblable puissance. Manque d'organisation militaire signifie en réalité : ruines, caducité, mendicité et guerre de tous contre tous. Plus les armées sont petites et mal exercées, et plus le danger continu de guerre est grand. La situation dans laquelle nous nous trouvons n'est pas belle : mais elle vaut mieux que toutes celles que l'histoire nous révèle dans le passé. Je ne la loue pas parce qu'elle serait en quelque sorte l'idéal, mais seulement parce qu'elle éloigne de plus grandes misères. Toute notre civilisation suivrait le chemin de la civilisation arabe, si nous étions militairement faibles. L'avenir particulièrement germanique de la race, dépend du maintien du sentiment militaire dans le peuple. Nous serons opprimés aussitôt que nous perdrons les derniers restes de l'ancien héroïsme et de la force guerrière germanique. Telle est ma conviction ; et je conteste le droit de vouloir modifier l'expérience de toute l'histoire, d'après son idée du bien et du mal, à qui essaierait de m'enlever cette conviction par n'importe quelle prédication morale. Le combat pour l'existence a enseigné aux peuples à devenir des bêtes cuirassées. Sans armures, nous sommes comme des animaux à écailles privés de leurs écailles.

Ce point de vue est-il chrétien ? Jésus, en tous cas, ne l'a point défendu. La manière de penser de Jésus tout entière n'allait point dans cette direction. On peut alléguer qu'il a parlé plutôt pour que contre le César romain, qu'il a prévu dans l'avenir de grandes guerres et entretenu des relations avec les représentants de la puissance militaire¹. Tout cela n'en fait pourtant point encore un représentant de l'idée de force. Celui donc qui ne tient pour chrétien que ce en faveur de quoi il peut citer des paroles de Jésus, doit renoncer à se prononcer pour le maintien de l'Etat par le système militaire. Mais est-ce que l'idée chrétienne de l'amour fraternel peut

¹ Mat. XXII, 21 ; VIII, 5 ; XXIV, 7.

se réaliser sans le fondement de l'ordre gouvernemental ?

Il n'a pas manqué d'essais de représentation d'un Etat tiré de la notion chrétienne de communauté et qui serait meilleur que celui qui est né de la force et de la contrainte. Mais tout cela n'est que vaine imagination ; et rien de plus ! Il n'y a pas d'Etat qui ne soit soutenu par le squelette du militarisme. Donc, ou bien on doit oser être en dehors de l'Etat et l'on se jette volontairement dans les bras de l'anarchie ; ou bien à côté de sa profession de foi religieuse l'on se décide à en avoir une politique.

Lorsque parut le christianisme, il trouva la civilisation gréco-romaine. Avant que Jésus fût né se forma l'empire d'Auguste. L'Évangile pénétra dans cet empire et dans cette civilisation, comme un nouveau monde de pensées et de sentiments, mais non comme une civilisation complètement nouvelle. Il mit beaucoup de côté de l'ancienne ; il ne la rejeta pas d'emblée. C'est ainsi que se forma, dès le début, un mélange de civilisation étatique et de foi. Comme tous les mélanges, celui-ci n'est point sans troubles, obscurités et incertitudes ; mais la marche subséquente des événements a montré que le christianisme n'avait pas le pouvoir, ni non plus le désir, de mettre l'Etat complètement de côté ou de le transformer. C'est dans ce fait historique que je trouve mon droit d'être, à la fois, pour l'Etat et ses moyens de force, et chrétien. Je cherche, à cause de cela, la réalisation du christianisme dans l'Etat, dans cette communauté née de la contrainte et des besoins naturels. C'est moins que beaucoup de prédicateurs ne demandent ; mais je ne sais pas faire davantage.

Appelez cela un aveu de faiblesse ; je saurai supporter ce jugement de votre part et n'en croirai pas moins à votre amitié. Lorsque je travaillais en faveur de l'augmentation de la flotte, je me suis souvent demandé : « Jésus aurait-il aussi fait cela ? » Certainement pas. Mais il aurait su qu'il doit y avoir des gens qui le font. Il disait que son règne n'est pas de ce monde ; mais des hommes qui veulent vivre et agir dans ce monde, doivent être au clair aussi bien sur les con-

ditions essentielles de la civilisation séculière que sur les relations des âmes avec Dieu.

XXV

Jésus ne fut pas le créateur de la civilisation gréco-romaine ; celle-ci était l'œuvre d'Alexandre et de César. Mais Jésus n'y a pas non plus mis fin. Il n'était pas ennemi de l'Etat par principe. Ce qu'il apporte, c'est une adjonction à la civilisation d'alors, une adjonction dont on ne peut estimer assez haut la valeur, la force et la qualité ; mais qui n'est pourtant que cela. Il ne commence pas par vouloir poser, entièrement à nouveau, les fondements de la société civilisée humaine ; mais il accepte, sans autre, une situation existante. Et c'est là-dedans qu'il fait couler ses pensées, qui ne sont pas mondaines, égoïstes, militaristes ni politiques. Elles agissent dans ce qui existait alors, comme un acide nouveau dans une vieille pile ; elles consomment une partie du vieux métal de l'Etat, mais elles ne créent rien de nouveau pour le remplacer. Plus on prêche Jésus dans toute sa pureté et moins on arrive à la construction d'un Etat ; mais là où le christianisme essaie de construire, c'est-à-dire, où il a voulu dominer la civilisation et modeler l'Etat, il s'est aussi montré le plus éloigné de l'Evangile de Jésus.

Cela signifie donc, dans la pratique, que nous ne bâtissons pas notre édifice gouvernemental avec les cèdres du Liban, mais avec les moellons du Capitole romain. Et Jésus doit prêcher son Evangile dans cet édifice, comme autrefois au sein de l'empire romain. Voilà pourquoi nous ne nous adressons pas à lui, lorsqu'il s'agit de choses qui sont du domaine de l'Etat et de l'économie nationale. Cela peut sonner durement à l'oreille de tout homme élevé chrétiennement, mais me semble être parfaitement luthérien. Au milieu des grandes luttes de son époque, Luther n'a pas toujours été également clair et précis en ces difficiles questions. On rencontre parfois, chez lui, des tentatives de transformer des idées bibliques en règles gouvernementales ; mais ensuite, lorsqu'il se trouve

directement en face du problème, particulièrement dans sa lutte avec Carlstadt et Münzer, il s'est montré d'une clarté magnifique et sans ménagement, séparant le domaine des choses spirituelles de celui des choses séculières, avec toute la force de son esprit et de son tempérament. On ne résoud pas, selon lui, les affaires de l'Etat d'après l'Évangile ; mais elles peuvent être résolues aussi bien par des juifs ou des païens que par des chrétiens, puisque ce n'est que la raison qui doit les régler et non la révélation.

Cette séparation luthérienne des domaines, qui nous parut, pendant un temps, un rétrécissement du cercle d'influence du christianisme, en lui enlevant quelque chose de ses droits, s'est révélée à nous comme juste, après un examen approfondi du sujet. Nous revenons au grand docteur de la foi allemande, lorsque nous considérons les affaires politiques comme étant en dehors de la sphère d'influence de la bonne nouvelle du salut. Je vote et travaille pour la flotte allemande, non point parce que je suis chrétien, mais parce que je suis citoyen de l'Etat, et parce que j'ai renoncé à voir les questions fondamentales de l'Etat résolues dans le sermon sur la montagne.

J'ai déjà accordé qu'une telle proposition comporte un manque d'unité intérieure. Cette lacune est particulièrement pénible, lorsque des questions de force se confondent avec celles d'humanité, et que l'on voit difficilement si l'on doit se tenir dans la première ou dans la seconde de ces sphères de pensée. Toutes les situations difficiles de la vie publique proviennent d'une telle confusion. Mais quel est celui qui pourrait livrer des formules générales pour tous les cas possibles ? Y a-t-il quelqu'un dont la conception du monde soit absolument à l'abri de telles obscurités ? Prenez n'importe quel penseur et demandez-lui, devant certains cas isolés et précis, où commence et où finit son principe ? Même le représentant du plus pur égoïsme doit commencer, en quelque endroit, à rendre hommage à l'esprit de solidarité ; et le plus décidé socialiste, au droit de l'individu. Aucun manuel ne nous dit où est cet endroit ; c'est l'affaire de la conscience et

de l'art de la vie. Il ne nous est pas facile, à nous chrétiens, de nous maintenir avec notre christianisme au milieu d'une vie extra-chrétienne, à laquelle nous devons prendre part ; mais ce qui est demandé de nous n'est, au fond, pas autre chose que le fardeau que portent tous les représentants d'idées qui veulent travailler d'une manière pratique sur un terrain donné.

Ce que j'ai expliqué, comme politicien, sur les rapports de la politique et de l'Évangile, et ce que je devais expliquer conformément à votre question est, en même temps, ma réponse à beaucoup d'autres questions semblables. La position du juriste vis-à-vis du droit, du marchand en face de ses affaires, est la même. Et lequel, parmi tout ceux qui acquièrent aujourd'hui quelque chose, n'est point d'une manière quelconque un commerçant ? Les circonstances de la vie elles-mêmes sont des grandeurs données et l'espace pour ce que nous pouvons librement former est petit. Mais c'est justement à l'intérieur de ce libre espace que se meut notre Moi le plus personnel, et c'est l'endroit où la vague de Jésus pénètre le plus directement dans notre activité. Chacun de nous est, en beaucoup de choses, un serf, et obéit à une contrainte d'airain, à une force extérieure ou à une logique qui gît dans les choses elles-mêmes ; là, au contraire, où nous sommes libres, où cessent cette contrainte et cette logique, où nous sentons que notre chemin n'est pas absolument fixé, là est la partie de notre vie où nous devons, en premier, servir Jésus.

XXVI

Chacun de nous est, en beaucoup de choses, un serf. Cette vérité nous sera confirmée dans le château comme dans la demeure du journalier. Chacun de nous connaît ce soupir : « Je voudrais bien être ce qui correspond à ma nature intime, mais je suis, hélas ! le produit de mon milieu. » Qui n'est sous la domination d'habitudes auxquelles il doit se soumettre sans les approuver ? Nous courons comme des animaux dans une cage. Qu'on appelle ce qui nous lie : coutume, mau-

vaise habitude, étiquette, relation économique ou n'importe comment ; — péché, péché originel, tradition ou autorité, c'est toujours le fait d'être lié, notre absence de liberté, que nous déplorons. Dans le sentiment d'une telle dépendance, Paul s'écriait : « Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort¹ ? » Nous secouons les barreaux de notre prison, et de l'autre côté, dans le brouillard transparent du passé, chemine l'homme libre, Jésus de Nazareth, — là chemine la personnalité même, Celui qui était affranchi de la tradition, de la société, de la nécessité d'acquiescer ; l'homme hardi qui se mettait à la place de Moïse, qui s'asseyait à la table des péagers et des gens de mauvaise vie, qui ne se souciait pas du lendemain ; un homme d'une inexplicable indépendance. Voir cheminer ainsi cet homme exerce une puissance indescriptible. Cela humilie et cela ranime. Cela nous pousse à la repentance et à la foi.

Une brise matinale voltige autour de lui. Les villages dorment toujours dans l'ombre. La forêt ne sait encore rien d'elle-même, une brume grise et dentelée flotte dans le ciel à peine éclairé. Dans ce crépuscule du matin il chemine, lui seul. On ne voit point ses fidèles compagnons, on n'aperçoit que lui. Le zéphir caresse son visage, l'humide rosée se pose sur ses cheveux, finalement je ne vois plus que ses yeux. Mais il y a comme un palpitement dans les airs qui fait souvenir de la parole : « Si le Fils de Dieu vous affranchit vous serez véritablement libres². » Il est le Moi le plus complètement indépendant de toute l'histoire de l'humanité. Qu'il aille à lui, celui qui aspire à devenir une personnalité ! Et qu'il l'appelle, celui qui veut apprendre à ne pas craindre la mort, à mépriser l'opprobre, à surmonter l'ingratitude, à ne point tenir compte de la méconnaissance, à supporter des jugements, à endurer des souffrances, à travailler sans voir le résultat, à se donner sans rien en retour ; celui qui veut apprendre à attaquer d'antiques pouvoirs, à détruire les cultes du passé, à bâtir de nouveaux mondes spirituels, à

¹ Rom. VII, 24.

² Jean VIII, 36.

élargir des âmes petites, à se tenir dans le monde au-dessus de ce monde. Le contenu de sa personne est absolument indépendant de tout ce qui a changé entre jadis et aujourd'hui. C'est au contact de son éternelle personnalité que nous reprenons courage.

J'étais assis dernièrement dans une église. C'était une église gothique en briques rouges. Que fait Jésus de Palestine dans une telle église ? Au-dessus de l'autel il y avait une image : elle devait le représenter. Sur les vitraux, il y avait d'autres représentations de sa physionomie, de nouveau différentes de la première. En tête du recueil d'hymnes on le trouvait encore : tendre et doux comme un soupir de femme. Nous l'appelâmes dans nos cantiques : Majesté suprême, Roi et Prophète. Puis nous entendîmes qu'il avait guéri dix lépreux par l'action spirituelle de sa volonté. Ensuite nous lui demandâmes dans nos prières de se tenir près de nous à l'heure de la mort. La dernière parole qui retentit fut : « La grâce de notre Seigneur Jésus-Christ ! » Alors je pensai au dedans de moi : Viens Seigneur Jésus ! Alors aussi surgit en mon cœur une envie indomptable de le jeter avec sa grandeur rude dans toute cette fadeur, afin seulement qu'on sentit quelque chose de sa merveilleuse liberté. Si Jésus avait été aussi doux que l'homme au vêtement de laine rouge que je vois sur le vitrail, on ne pourrait expliquer sa croix, ni comprendre ces mots : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point ¹. »

Tout en lui est surhumain ; mais justement ceux qui ne peuvent assez parler de sa véritable divinité, sont souvent ceux qui nous le font petit, parce qu'ils l'encadrent, comme objet d'adoration, dans l'or de leur propre honnêteté et de leur régularité. Jésus fut l'éclair libre, qui vibre de sa naissance à sa disparition, et dont les aveuglants torrents de lumière sillonnent le ciel. Mais l'Eglise utilise l'électricité de cet éclair au moyen de fils avec lesquels elle téléphone et télégraphie ; seulement elle redoute qu'un éclair original ne

¹ Luc. XXI, 33.

reparaisse, car cela pourrait déranger le système des fils. Qu'elle se tranquillise ! Tel qu'il a été, il ne reviendra jamais plus. Il ne dérangera aucune séance de consistoire par son retour. On peut donc continuer à téléphoner tranquillement. Mais il y aura toujours des hommes que l'exercice bien ordonné de l'adoration de Jésus ne satisfait point complètement, et qui ne peuvent pourtant pas se rendre indépendants de lui : car c'est lui qui a créé leur liberté intérieure.

C'est avec de telles gens que je me sens intimement d'accord. Nous savons que nous ne sommes pas en état de communiquer à tous la grandeur de Jésus, telle que nous l'éprouvons dans ses paroles. Car pour la trouver, il faut un peu de patience et d'individualité. Il est plus facile de placer au centre ce qu'il y a d'impersonnel en Jésus. Mais ceux qui ont trouvé sa personne, libre et sainte, ont en elle un dédommagement pour ce qu'ils ont perdu d'un autre côté : une doctrine une, sur tout ce qui a été, est et sera.

XXVII

Voici le dernier point qui nous occupera : la forme de vie intérieure que j'ai décrite à vos yeux peut-elle encore s'appeler Religion ?

Il ne s'agit point, ici, d'une simple question de mot. Car dans la discussion à propos du mot religion, gît la question de savoir si nos croyances peuvent avoir pour nous la même valeur que des croyances précédentes ont eue pour d'autres générations. En d'autres termes, sommes-nous, en réalité, en train de perdre la religion ou non ? Vous vous souvenez, mon ami, que nous avons déjà passé tout près de cette question. Il s'agissait de savoir s'il y aura des peuples sans religion. Et maintenant nous cherchons si ce que nous avons confessé comme notre religion est suffisant pour les besoins de peuples modernes qui progressent.

Et si ce n'était pas assez ! Alors le besoin, dans ce cas, travaille jusqu'à ce qu'il rencontre satisfaction. Cela fait justement partie de notre conception de la nature et de l'histoire,

de considérer, chez tous les peuples doués de vitalité, la nécessité comme la créatrice d'un nouveau devenir. Là où se meurt l'impulsion de la vie, la pauvreté conduit seulement à une plus grande pauvreté ; « mais il sera donné à celui qui a ¹ ; » celui qui possède la sève vitale réussit à faire beaucoup avec peu. Notre peuple allemand est, Dieu soit loué, dans une période ascendante. J'ai cette confiance qu'il n'est pas au bout de sa vie religieuse. Il a accueilli les débuts d'une conception naturelle et historique des choses, il doit y faire pénétrer la religion. Rien d'étonnant à ce qu'on remarque d'abord ce qui, par là, disparaît, et que l'on n'éprouve que lentement et avec hésitation ce qu'on obtient de valeurs nouvelles. Rien ne peut nous être plus cher que de nous figurer ceux qui viendront après nous si riches en nouveaux biens spirituels, que nous puissions nous représenter combien ils nous plaindront pour la pauvreté de nos idées de transition.

Voici quelle est ma position en cette affaire : je considère la crise de la foi dans laquelle nous nous trouvons, non pas comme une maladie mortelle, mais comme un processus naturel de développement. C'est une situation sérieuse et qui n'est pas sans danger ; mais il n'y a aucune raison de perdre courage. Nous n'aurions le droit de considérer leur force religieuse comme épuisée que si nous doutions, en réalité, de l'avenir des Allemands. Le peuple qui a eu Kant, Fichte, Schleiermacher et Hegel n'a qu'à examiner l'héritage de ses pères spirituels, pour savoir s'il souffre de disette. Nous y trouvons encore des richesses en suffisance pour les âmes qui cherchent la nourriture éternelle ; richesses qui, certes, n'existeraient pas sans Jésus. Nous ne savons pas encore ce qui pourra revivre de tout cela ; mais il est certain que nous ne sommes pas encore au bout.

Si donc la foi que nous confessons n'apparaîtra aux générations de l'avenir que comme la foi auxiliaire d'une période de transition, cela n'est point toutefois un mal pour nous, qui la considérons comme la part historique qui nous

¹ Mat. XIII, 12.

est dévolue. Si elle est incertaine en beaucoup de points, remplie d'aspirations flottantes et pauvre en doctrine catéchétique, cela n'est pas encore une preuve contre la conviction qu'elle est, ainsi, conforme à ce qui est juste pour nous ; car nous avons appris à penser avec modestie de toutes les constitutions dogmatiques. Si elle ne remplit point toute notre vie terrestre et ne régit pas toute notre activité vitale, au fond il n'en a jamais été autrement. Ce qu'elle nous offre est suffisant, plus que suffisant, pour que nous puissions, en elle et par elle, être heureux.

La religion fut une fois la vie spirituelle tout entière. La civilisation du moyen âge était complètement théologique. Cela a cessé d'être. Une branche du savoir après l'autre s'est créé sa propre méthode de travail. La religion devient toujours plus une affaire intérieure de l'âme. Et comme affaire de l'âme, elle est pour notre époque aussi claire que pour n'importe quelle époque précédente. L'âme cherche à s'affranchir du monde en s'attachant à Dieu, elle poursuit l'indépendance vis-à-vis du fini en saisissant fermement l'infini. Elle cherche ce Dieu infini d'un amour impérieux et le trouve dans la lutte pour l'existence aussi bien que dans l'histoire de Jésus de Nazareth et de ses disciples. Elle ne peut jamais dire qu'elle soit au bout de sa connaissance ; mais justement cette poursuite sans repos de ce qui est la véritable vie a toujours fait partie de la vraie religion. Toute étude approfondie des documents de la foi des temps passés nous montre que l'essence psychique de la religion, malgré toutes les modifications dans la pensée extérieure, n'a pas changé ; Harnack a coutume de le rappeler, avec raison. Nous nous sentons, au fond, apparentés à tous ceux qui ont servi dans la grande légion des croyants. Le battement de leur cœur n'est pas mort pour nous. Leur façon de sentir nous caresse comme l'air de la patrie. C'est pourquoi cela nous émeut fort peu si quelque zélateur pieux voulait nous marquer une petite place de pénitence, quelque part dans le parvis des gentils. Car là aussi nous trouvons Celui qui est partout présent, à qui nous appartenons.

Et maintenant, assez écrit et assez fait de confession ! Je vous remercie mon ami, de ce que votre question m'a donné occasion d'examiner à nouveau ma situation religieuse. Mais maintenant il est temps pour moi, après plus de huit années de méditations régulières sur la religion, de clore ma bouche pour le moment. La religion ne consiste pas seulement à parler, mais souvent tout autant à se taire.

Là-dessus, adieu ! Que Dieu soit avec vous ! votre tout dévoué

NAUMANN.
